



Mélanie Sartion

Odeur de sainteté

L'Argentin Gabriel Báñez souffle sur les braises romanesques, entre apparitions miraculeuses et violences de l'Histoire.

Nouvel exemple flamboyant du réalisme magique de certaine littérature sud-américaine, *La Virgen d'Ensenada*, finaliste du prestigieux prix Planeta – l'équivalent de notre Goncourt – en 1998 passionnera tous ceux qui vibrent aux passions contraires, aux envolées mystiques et aux rues de l'histoire. Les autres, opposant peut-être malgré tout une résistance parfois agacée à l'efficacité de cette débâche romanesque, n'en seront pas moins immanquablement séduits et happés par la puissance implacable de l'écriture de Gabriel Báñez, disparu en 2009. Nous sommes bien sûr dans le « tron du cul du monde », à Ensenada, petite ville portuaire près de Buenos Aires où de la barque en un flot ininterrompu toute la descende s'oppose à l'horreur des « vers safran qui réussissent à s'échapper du lit » du calvaire maternel : annoncé, « comme chalcun sait », la Virgen apparaît bientôt à Sara. Recueillie par le père Bernardo Benzano en Notre-Dame-de-la-Merci, l'enfant miraculée et miraculeuse n'aura de cesse de recréer l'odeur de sainteté, extrayant, distillant, combinant la sueur des roses, des fleurs d'orange ou de gévêrier : façon de convoquer la vision quand les bateaux en provenance d'Europe ne cessent de déverser des

tions. Entre soupes populaires et bordels, entre matins et musiciens aveugles, nous y débarrquons avec une fillette de 9 ans,

Sara Divas, et son père, chapelier de son état, obéissant au commandement maternel sur son lit de mort : « *Ma fille doit arriver en Amérique avant que mon cadavre refrot-*

disse. » Cette mère juive, morte là-bas en Belgique en dignobles garçonnets, forme la première image, image primitive que la fillette emporte et qu'elle n'aura de cesse d'effacer, en vain – tout comme elle s'efforcera de vomir sa langue natale et d'en supprimer toute trace. De cette image décollée la seconde, dont le retour récurrent vaut pour obsession et dont l'immatérialité opalescente s'oppose à l'horreur des « vers sa-

fran qui réussissent à s'échapper du lit » du calvaire maternel : annoncé, « comme chalcun sait », la Virgen apparaît bientôt à Sara. Recueillie par le père Bernardo Benzano en Notre-Dame-de-la-Merci, l'enfant miraculée et miraculeuse n'aura de cesse de recréer l'odeur de sainteté, extrayant, distillant, combinant la sueur des roses, des fleurs d'orange ou de gévêrier : façon de convoquer la vision quand les bateaux en provenance d'Europe ne cessent de déverser des

Terre à peine sortie des eaux.

âmes perdues, quand à l'absence de la mère répond bientôt la trahison du père, quand la passion pour Benzano se révèle – sans surprise – dans toute son impossibilité. Le monde devient alors un flacon d'où s'échappe un entraînement infiniment complexe de senteurs, d'effluves, de vapeurs et de puanteurs – façon d'annuler magnifiquement l'opposition quelque peu simpliste entre la profusion matérielle, élémentaire, sensuelle que le texte tente de restituer et la profondeur spirituelle de l'existence. Et, ce qui revient au même, de superposer la réalité au rêve, l'Histoire à la fiction. Les registres se brouillent progressivement, mais les visions conservent une telle intensité, découlent d'une telle nécessité que toute appréhension rationnelle en est empêchée. Miracle ou illusion ? Apocalypse ou folie ? À ces questions, l'Histoire apporte une réponse glacée que la fièvre romanesque ne peut s'empêcher de contredire, quoi qu'il en coûte à l'esprit de logique. La réponse n'est donc pas dans le « ou/ou », mais bien dans un improbable « et/et » : c'est là sans doute la singularité majeure de ce roman, qui laisse flotter quoi qu'il arrive, les émanations imperceptibles et impalpables des rêves détruits. La Révolution n'échappe pas à ce schéma structurel : entre le Paradis et l'Enfer, à la fois Virgen et prostituée apparaît la première femme, Eva, bien-tôt Evita. De la fin des années 1930 à la « Révolution libératrice » qui, près de vingt ans plus tard, mit définitivement fin au péronisme, *La Virgen d'Ensenada* enregistre aussi les sursauts désespérés de la cause révolutionnaire argentine, entre militaires anarchistes et nostalgiques et purs syndicalistes. Terre à peine sortie des eaux, perpétuellement menacée d'inondations destructrices, Ensenada est un giron bryuant et sale, dont tout peut sortir : miracles ou dictateurs en puissance (on y croise d'ailleurs Tito, avant qu'il ne mette « cap pour l'Europe, pour établir la nation communiste des Serbes et des Croates »), vapeurs de gazole ou de délicates odeurs d'oiseau. Giron bryuant et sale – à l'image de cette balaïne harponnée au sud dont, à grand renfort de cordages et de tringles, on visite l'intérieur pestilentiel. C'est paradoxalement là, alors qu'il s'interrompt et se fige en tablateaux étranges et merveilleux, que le flot romanesque atteint son intensité maximale, proche de la poésie.

Valérie Nigdelian-Fabre

LA VIRGE D'ENSENADA DE GABRIEL BÁÑEZ
Traduit de l'espagnol (Argentine) par Frédéric Gros-Quelen, La Dernière goutte, 320 pages, 20 €